[illegible]tvin, Charles
La mouche

PQ
2383
P43M6

DEUX LEVERS DE RIDEAU

LA MOUCHE — JAMAIS

PAR

Ch POTVIN

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1884
TOUS DROITS RÉSERVÉS

DEUX LEVERS DE RIDEAU

LA MOUCHE — JAMAIS

PAR

Ch. POTVIN

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1884
TOUS DROITS RÉSERVÉS

PQ
2353
P43M6

52

LA MOUCHE

Saynète de salon à deux personnages.

SCÈNE I.

PAUL.

Brr! de toute la nuit n'avoir pas fait un somme!
Et l'on dit que vingt ans c'est l'âge d'or de l'homme!
Oui, le premier minois rose vous fait blémir;
Une femme qui dort vous prive du dormir;
Pour la moindre cousine en la maison qui ronfle,
On ne ferme plus l'œil, la paupière vous gonfle,
Et votre cœur, sonnant la cloche en tra la la,
Toujours, comme un veilleur de nuit, crie : Elle est là!
Elle est là, bâtissez des châteaux en Espagne!
Elle est là, pétillez comme un nouveau champagne!
Le carillon d'amour vous court de haut en bas :
Qu'est-ce que l'âge d'or? L'âge où l'on ne dort pas.
— Moi, pour mieux exciter ce muscle incendiaire,
J'ai dans ma poche, là, les lettres de mon père.
— Elle, c'est une enfant! cela ne songe à rien,
Tandis que je me sens homme et comprends fort bien.
Hier soir, belle à croquer, elle arrive et me saute
Au cou; de l'embrasser je ne me fis pas faute;
J'étais sur le gril! Non! c'est un assoiffement
De Tantale, un baiser de sœur pour un amant.
Eh! Laure! sois à l'aise étincelante et belle,
Mais « le baril de poudre a peur de l'étincelle ».
— Aux pompes! La voici!

SCÈNE II.

PAUL et LAURE.

LAURE.

Cher Paul, embrasse-moi !
Mon frais baiser, après le bain, il est pour toi.

PAUL.

Cela commence ! Ahi ! (*Il recule.*)

LAURE.

Quelle mouche te pique ?

PAUL.

Un sot moucheron, oui, ma cousine !

LAURE.

Un moustique?

PAUL.

Jaloux de ce baiser...

LAURE.

Que tu me refusais !

PAUL.

Refuser un bécot qui sort du bain tout frais !
(*Il l'embrasse et dit à part.*)
Oh ! l'éternel Satan ! Oh ! les petites Èves !

LAURE.

As-tu bien dormi, Paul?

PAUL.

As-tu fais de beaux rèves,
Laure ?

LAURE.

Oh ! oui, j'ai rèvé des sœurs que je quittais ;
Je leur disais adieu pour toujours ! Oh ! j'étais
Ingrate, ingrate, ingrate !

PAUL.

Un songe bién sincère !

LAURE.

Tu venais me chercher pour un bal : j'étais fière
Quand nous valsions. — Tu vois : un rêve plein d'orgueil !
Tu n'avais, est-ce à croire? aucune mouche à l'œil.
Donne ! Je soufflerai dessus !

PAUL, *à part.*

Ces écolières,
Avec les hommes ont des façons familières !

LAURE.

Viens-tu me coiffer ?

PAUL, *effrayé.*

Hein !

LAURE.

Tu verras : mes cheveux
Ont tant grandi !

PAUL.

Non, prends Margot.

LAURE.

Comme tu veux !
Tu ne gronderais plus pourtant du pêle-mêle :
Je les soigne à présent en grande demoiselle.

PAUL.

Vous êtes une enfant.
(*A part.*) Moi, je ne le suis plus. (*Il s'assied.*)

LAURE.

Vous! Attends! si tu vas prendre tes airs bourrus,
J'accours sur tes genoux. — Maintenant, gronde à l'aise !

PAUL, *se levant.*

Moi !

LAURE.

C'est notre habitude.

PAUL.

Adorable ! (*Se reprenant.*)
Mauvaise !
Te gronder ! Dieu m'en garde ! Est-on de ces barbons ?
Je ne gronde jamais.
(*A part.*) J'étais sur des charbons.

LAURE.

Donc — si cela, du moins, n'a rien qui t'exaspère —
Ouvrons ma malle.

PAUL, *à part*.

(*Haut.*) Bon! Et les lettres du père!
Impossible.

LAURE.

J'en ai la clef.

PAUL.

Tu ne peux plus...

LAURE.

L'ouvrir? Je le crois bien, si tu t'assieds dessus.

PAUL.

Laure! rien ne te presse et tu n'es pas coiffée,
Ta belle chevelure est toute ébouriffée.

LAURE, *faisant semblant de s'asseoir sur ses genoux*.

Si tu grondes!

PAUL, *se levant*.

Jamais!

LAURE.

J'ouvre!

PAUL.

Si l'on entrait!
Est-ce une place ici, voyons?

LAURE.

Es-tu discret?
L'an passé, quand revint ce bon mois de septembre,
Tu me l'ouvris avant de la mettre en ma chambre.

PAUL.

L'an passé, nous étions... Eh bien, se coiffe-t-on?

LAURE, *à la cantonnade*.

Margot! (*Revenant à Paul.*)
Laisse donc voir ce cher œil? (*à la cantonnade*).
— Margoton!

PAUL.

Va ! puis, je te lirai les lettres paternelles.

LAURE.

Je ne t'ai jamais vu ces mines solennelles.

PAUL.

Nous sommes orphelins et tu sors du couvent.

LAURE.

Je vais me hâter. — Paul, ne sois donc pas enfant.
Je vous tire humblement, mossieu, ma révérence ;
Mais t'embrasser aura toujours ma préférence.
Tiens, voilà pour ta mouche insolente, et voici
Pour ton refus de me coiffer.
(*Elle l'embrasse sur les deux joues.*)

SCÈNE III.

PAUL.

Ah ! Dieu merci !
J'étouffais ! — Elle est folle à donner le délire,
Et ce serait divin... si ce n'était pour rire.
Ces innocentes-là, ça vous mettrait le feu
Aux poudres, comme on paye un gage au petit jeu.
— Calmons-nous et lisons :

« Paul, si tu pouvais aimer Laure,

Cher père, si je l'aime !

Deux familles en tressailleraient dans la tombe.

Tressaillez, bons parents ! J'aime à m'en rendre blême.

Il est pourtant difficile de passer des jeux communs de l'enfance aux rêves partagés de l'amour.

Il ne me semble pas, Père ; il arrive un jour
Où le jeu d'enfant ouvre une porte à l'amour.

On s'éprend plus vite d'une jeune fille qu'on voit pour la première fois.

Une inconnue avec de grands airs, haute mine !
Moi, qui gauchis déjà devant une cousine !

Les femmes surtout ont besoin de cet effet de perspective de l'illusion, et un amoureux, comme un tableau, veut être vu à distance.

Bon! voilà qu'il faudra, puisque nul n'est parfait,
Se connaître à demi pour s'aimer tout à fait.

Si tu l'aimes, confie-la à la famille Berthaud. Là, tu pourras t'en faire aimer!

M'en faire aimer!

Si c'est fait,

Papa, tu te donnes carrière!

Qu'elle y reste le temps nécessaire à préparer le mariage.

Va, galope toujours! moi, je reste en arrière.

Mais si tout cela n'était qu'un songe,

Un songe! non! je l'aime et suis bien éveillé.

Si tu ne pouvais l'aimer.

Père! le vilain mot! le voilà barbouillé.

Ma seconde lettre te sera utile

Inutile!

Pour lire dans son cœur,

Voilà qui fera mon affaire!

Sois heureux.

Être heureux! avec elle! oh! oui! Mais comment faire?

SCÈNE IV.

PAUL ET LAURE.

LAURE.

Me voici!

PAUL.

Qu'as-tu là?

LAURE.

J'ai grondé Margoton:
J'ai vu qu'à ta chemise il manquait un bouton.
Je le recoudrai, viens.

PAUL.

Hein!

LAURE.

Dame, il faut de l'ordre.
Tiens-toi coi, si tu crains d'être piqué.

PAUL, *à part.*

La mordre,
La manger!

LAURE.

Que dis-tu, tout bas, entre tes dents ?

PAUL.

Je gronde la Margot.

LAURE.

Du plaisir que je prends.

La ! c'est fait.

PAUL.

Sieds-toi donc, maintenant et m'écoute.

Chers enfants, vous allez rester seuls. Paul devra me remplacer auprès de sa cousine.

Je ferai de mon mieux, père !

(*A part.*) Quoi qu'il m'en coûte.

Au sortir du couvent, Laure aura dix-huit ans, toi vingt ; impossible qu'elle habite chez toi.

LAURE.

Ciel !

PAUL.

Qu'elle n'ouvre pas sa malle.

Tu l'entends !

LAURE, *très près de lui.*

Fais voir !

PAUL, *reculant.*

Pas sa malle ! Lis lui cette lettre et consultez-vous sur son avenir.

LAURE, *même jeu.*

Pourquoi nous consulter ?

Mon avenir consiste à ne pas te quitter.

PAUL.

Elle pourrait rester dans la maison, si elle aimait quelqu'un.

LAURE.

Rester dans la maison !

PAUL.

Mais tu n'aimes personne.

LAURE, *timidement.*

Il faut...

PAUL.

Se consulter ?

LAURE.

Ton père nous l'ordonne.

PAUL.

Tu n'as pas néanmoins, ma chère, à te hâter.
(*A part.*)
Me donner un rival pour ne pas me quitter !
(*Haut.*)
En toute liberté, ton cœur de toi dispose.
— Ce n'est pas ce petit médecin, je suppose ?

LAURE.

Mon père a pratiqué cet art utile et beau.

PAUL.

Qui vous mène les gens proprement au tombeau.

LAURE.

Oh ! Paul ! — Un médecin est toujours sur la brèche.

PAUL.

Da ! Pour tâter la main de dame gente et fraîche,
Pour écouter un cœur en ses pulsations ;
On appelle cela des auscultations.

LAURE.

Des devoirs d'un savant, est-ce qu'on est jalouse ?

PAUL.

Un savant ! C'en est là ! Si tu l'aimes, épouse !
Tu vas vivre le pouls égal et le corps sain,
Sans avoir à payer jamais le médecin.
Mais attends-toi, le jour, la nuit, au lit, à table,
A ne l'avoir jamais à toi, — c'est charitable.

LAURE.

Paul !

PAUL.

Il est beau, d'ailleurs.

LAURE.

Paul ?

PAUL.

Et riche et charmant !

LAURE.

Mais je ne l'aime pas.

PAUL, *à part.*

Quel est donc cet amant?
Serait-ce...? Lui ! Voyons! — (*Haut.*)
Ah ! l'or des épaulettes,
S'harmonise si bien à l'éclat des toilettes,
N'est-ce pas? Un héros est toujours d'un bon choix,
La femme naît avec un faible pour la croix.

LAURE.

Je n'aime pas la guerre.

PAUL.

On aime l'uniforme.
Devoir mourir pour la patrie : attrait énorme !
Puis, le bel officier peut ne vivre qu'un jour
Et dans ce peu d'hymen on met beaucoup d'amour.

LAURE.

Je dois donc à tout prix aimer un militaire?

PAUL.

Non.

LAURE.

Je t'obéirai.

PAUL.

Docile caractère!

LAURE.

Si tu l'exiges, Paul.

PAUL.

Quelle soumission,
Laure !

LAURE.

Servir la France est une mission !
Je n'aimais pas d'abord cet état, mais qu'importe?
Dieu me protégera...

PAUL, *à part.*

Que le diable m'emporte !

(Haut).

S'il te plaît être veuve à vingt ans.

LAURE.

Non, c'est toi

Qui m'en fais un éloge irrésistible, quoi !

PAUL.

Si je te dis cela, c'est pour ne point l'entendre.

LAURE.

Pour les grains d'épinard, tu veux que j'aie un tendre !

PAUL.

Mais non.

LAURE.

Mais si ! C'est toi qui me vantes l'amour

D'un charmant officier.

PAUL.

Qui ne vivra qu'un jour !

— J'espérais, puisqu'ici c'est moi qui t'en remontre,

Si je disais le pour, que tu dirais le contre.

LAURE.

Tu me crois si portée aux contradictions ?

PAUL, *embarrassé.*

Non !... Mais... Vrai !... Diantre !... Avec cela, nous oublions

La lettre...

LAURE.

Et les avis que ton père nous donne.

Que me conseille-t-il, si je n'aime personne?

PAUL.

Si elle aimait, elle pourrait rester.

Moi ! voir un fat, ici, sous mes yeux, près de toi,

Te... Mieux vaut t'en aller ; non, c'est plus fort que moi.

Croit-il que je serais son chaperon, peut-être !

Cet amour de caserne ailleurs peut aller paître.

LAURE.

Je suis prête à partir et puis me dépêcher,

Paul ; mais ne se peut-on quitter sans se fâcher ?

PAUL.

Je cherche une voiture.

LAURE, *près de lui.*

Achève au moins la lettre.

« Si non »...

PAUL, *reculant.*

Si non, habiter chez toi pourrait la compromettre.

LAURE.

Je n'ai pas peur, moi, de me compromettre.

PAUL.

Le père a peur.

Ou du moins écarter les prétendants.

(*A part.*) Le mal ne serait pas affreux
D'écarter tous les sots qui joueraient l'amoureux.

A moins que tu ne sois marié, Paul.

LAURE.

Ah! nous voilà sauvés!

PAUL.

Qui? Quoi?

LAURE.

Je te marie.

PAUL, *reculant.*

Toi?

LAURE.

Tu n'es point passé maître en galanterie;
Mais on peut te trouver un bon petit cœur d'or,
Pour t'aimer... comme moi.

PAUL.

Comme toi?

LAURE.

Mieux encor!

Lucy te chausserait.

PAUL.

Si tu me la conseilles!

LAURE.

Aux fins travaux d'aiguille elle fait des merveilles.

PAUL.

Une machine à coudre ! Ah ! je meurs pour Lucy !

LAURE.

On ne te contraint pas ! Pourquoi railler ainsi ?

PAUL, *faisant le niais.*

Quand je ne l'aimons point, tu veux qu'elle soit nôtre...
Risque à faire sécher de jalousie une autre.

LAURE.

Une autre ? Est-ce Marton ? La savante Marton !

PAUL.

Un gouffre de science ! Oui ! je fais le plongeon.

LAURE.

Es-tu taquin !

PAUL.

La docte et hautaine Arthémise !
Elle ne coudra pas mes boutons de chemise,
Elle ne viendra pas, dès que je gronderai,
Sur mes genoux !

LAURE.

Poursuis ainsi : je pleurerai.

PAUL.

Je t'obéis.

LAURE.

Eh ! non ! Prends une femme, bonne,
Aimable, et n'en prends point, si tu n'aimes personne.

PAUL.

Oh ! moi, je sais aimer ! C'est toi qui ne peux pas !

LAURE.

Si tu sais ce que c'est, Paul, dis-le moi... tout bas.

PAUL, *à part.*

Distance ! illusion ! perspective ! Oui, mon père !
(*Haut.*)
Du couvent, chez Berthaud, l'étape est nécessaire,
Car c'est se préparer un désenchantement
Que de courir au feu d'amour légèrement.
Or donc ! contre Marton et Lucy, je me cabre :

Plus de tâteur de pouls, plus de traîneur de sabre!
Vive l'ami Berthaud! il habite à vingt pas;
J'y viendrai chaque soir, mais ne te presse pas.
— Tout de bon, je m'en vais quérir une voiture.
— L'amour, vois-tu, l'amour, n'est pas une aventure!
Ce trouble, à qui la nuit ne porte point conseil,
C'est le jour sans repos, c'est le lit sans sommeil,
Contre lui, l'on complote en vain la résistance,
C'est la bombe ou l'éclair qui vous frappe à distance,
C'est un coup de soleil ou de foudre... On ne sait.
C'est... Il faut en tenir pour savoir ce que c'est.

LAURE.

Explique, explique encor!

PAUL.

Tiens, quand on aime, on tremble,
Vois-tu, de perdre une heure à n'être pas ensemble;
Mais dès qu'on est à deux, seuls, en droit de causer,
On a peur d'un regard, on bondit d'un baiser,
On est jaloux, on veut qu'elle aussi soit jalouse,
On se pique d'honneur et l'on se crie : Épouse!
Mais qu'on vous prenne au mot, c'est un déchirement!
On brûle et c'est stupide, on souffre et c'est charmant!

LAURE.

Comment sais-tu cela?

PAUL.

C'était dans ma nature!
— Décidément, je cours hêler une voiture.

SCÈNE V.

LAURE.

Ouvrons vite la malle! — Oh! le joli bonnet
Que j'ai brodé pour lui... qui me chasse tout net!
Le farouche!... Il me plaît assez qu'il soit farouche.
— Ah! quand il fut piqué, c'était par cette mouche!
(*Elle se mire.*)
Tout ce bleu me va mal! Le rose sied bien mieux.
(*Elle tire des fichus de sa malle et les essaie.*)
Du velours est plus grave et pourtant gracieux.

— Quel événement! — Mais... pas de coquetterie!
Ce n'est pas en jouant, Laure, qu'on se marie!
(Elle se recoiffe.)
Prenons un air décent... avec le cœur ouvert.
— S'il se tait... Oh! j'aurai bientôt tout découvert.
(Elle se met une mouche.)
Attends! — C'est bon pourtant de se savoir aimée!
(Elle a transformé sa toilette.)

SCÈNE VI.

LAURE ET PAUL.

PAUL.

La malle était ouverte!

LAURE.

Et la voici fermée;
Un tour de clef : on peut l'enlever aussitôt.

PAUL.

Sans respirer un peu? Sans prévenir Berthaud?

LAURE.

Il n'est pas prévenu?

PAUL.

D'avance? Malepeste!

LAURE.

Si tu sais un moyen, vois-tu, pour que je reste.

PAUL.

Tu resterais! de vrai!

LAURE.

Je puis le répéter :
Mon avenir consiste à ne pas te quitter.

PAUL.

Partir est plus sûr.

LAURE.

Donc, chez Berthaud l'on m'invite.
— Mais n'en est-il pas un pour que je rentre vite?

PAUL, *à part.*

Oh! ce tison de lettre! Elle me brûle au cœur.

LAURE.

Aurais-tu des chagrins? Parle, je suis ta sœur.

PAUL, *à part.*

Sœur! Ah! l'illusion!

LAURE.

Ta compagne d'enfance.

PAUL, *de même.*

Le prestige!

LAURE.

Tu peux tout dire.

PAUL, *de même.*

La distance!

LAURE.

Vois, c'est pour ce bonnet que je voulais ouvrir,
Je l'ai brodé pour toi.

PAUL.

Vrai!

LAURE.

Peut-on te l'offrir?

(*Il lui tend sa tête.*)

Ta respiration est saccadée et dure.

PAUL.

J'ai couru, sans trouver cette sotte voiture.

LAURE.

Penche-le sur l'oreille, un peu, du côté droit.
— Comme ton front est chaud!

PAUL, *qui veut l'embrasser.*

Comme ton cœur est froid!

LAURE, *gardant le bonnet.*

Laisse-moi te coiffer.

PAUL.

Souffre que je t'embrasse.

LAURE.

Si tu n'es plus piqué, volontiers.
(*Reculant aussitôt.*)
Non, fais grâce!

PAUL.

Fais-tu la prude!

LAURE.

Et toi, faisais-tu le discret!

PAUL.

Embrasse et coiffe-moi.

LAURE.

Quand j'aurai ton secret.

PAUL.

Je te gronde! Je te dis : Vous. Je vous appelle
Tout court : Mademoiselle!
(*Il s'assied, boudant.*)

LAURE.

Oh! Paul! Mademoiselle!
(*Elle veut sauter sur ses genoux et s'effraie.*)
Ah!

PAUL.

Qu'est-ce qui te prend? C'était si gracieux!

LAURE.

Ta mouche, que sait-on?
(*Elle lui montre la mouche qu'elle s'est mise à la joue.*)

PAUL.

Ah! l'insecte envieux!
Je soufflerai dessus! Viens.

LAURE.

Tu dois le connaître;
Dis donc son nom.

PAUL.

Coquine! Ah! tu le sais!

LAURE.

Peut-être!

PAUL.

Moi, je ne porte pas la croix d'un empereur.

LAURE.

Mais contre l'ennemi tu t'es fait franc-tireur.

PAUL.

D'un moderne Broussais, je n'ai point les recettes.

LAURE.

Tu n'ausculteras pas des malades coquettes.

PAUL.

Je ne suis qu'un futur tabellion... Mais...

LAURE.

Quoi?

PAUL.

Tiens! si j'étais aimé, je me croirais un roi.

LAURE.

Roi, de qui?

PAUL.

Tu sais bien.

LAURE.

Je n'ai pas de couronne...

PAUL, *lui montrant le bonnet.*

A broder.

LAURE, *l'en coiffant.*

Es-tu roi?

PAUL.

Mille baisers!

LAURE.

Pardonne!

PAUL.

Tu ne comptais pas hier.

LAURE.

Hier, ils ne comptaient pas.

PAUL.

Donne-moi le premier, le plus doux... Dans mes bras.

LAURE.

C'est à présent qu'il faut partir.

PAUL.

Pour qu'on t'adore!

(*On sonne.*)

LAURE.

Berthaud! Déjà!

PAUL.

Non, reste à déjeuner encore...
Tous les jeudis, tu sais, Margot met son couvert.
— Nous allons tout lui dire.

LAURE.

Attendons au dessert.



JAMAIS

SAYNÈTE DE DÉBUT A DEUX PERSONNAGES.

LA SCÈNE SE PASSE A PARIS, DANS LE BOUDOIR D'UN DIRECTEUR DE THÉATRE
VERS 1854.

SCÈNE PREMIÈRE.

Firmin introduit Hélène de son bureau dans le boudoir.

FIRMIN.

Déjà l'heure ! Entrez là. Pardon. Daignez m'attendre,
Madame, et dans l'instant je pourrai vous entendre.
(Il la laisse seule.)

SCÈNE II.

HÉLÈNE.

C'est lui ! quelle surprise ! — Eh ! qu'importe ! — Pourtant
Il m'est bon de pouvoir respirer un instant.
(Elle s'assied sur un sopha.)
— Il a changé de nom, comme moi ; c'est l'usage.
Moi, j'ai changé de nom, hélas ! et de visage !...
Il est toujours le même et je l'ai reconnu.
Me reconnaîtra-t-il ? Oh ! le doute ingénu !
Qui me soupçonnerait sous ce voile bleuâtre ?
Mais, après tout, il est directeur de théâtre,
Je suis artiste et pour employer mon talent,
Il faut qu'il l'apprécie et non qu'il soit galant.
Puis, s'il se souvenait de notre ancienne... histoire,
S'être épousés n'est pas un cas rédhibitoire.
— A moins que...
(Elle se lève, visite le boudoir, puis regarde par la fenêtre dans le théâtre.)
Ce boudoir !... Ah ! bien jeunes, ici,

Nous avons débuté, combattu, réussi.
— Tout est remis à neuf — Ce portrait, c'est son frère.
— Le mien, dans un album banal... ou funéraire.
— Il faudrait une glace où se mirer debout
Ici ; là, des fauteuils, un guéridon... Partout
Ces riens donnant au reste un cachet... Mais si l'âme
Est absente, c'est donc qu'il y manque une femme.
— A quoi pensé-je là ?

(Elle se regarde dans la glace.)

Dieu ! que tout est changé
En moi !

(Elle met un peu d'ordre à sa toilette.)

Je suis venue en un tel négligé !

(Entendant ouvrir la porte, elle se rassied.)

Le voici !

SCÈNE III.

FIRMIN *sans l'observer, et ayant en main la lettre d'Hélène.*

Je suis libre et tout à vous, Madame.
(Négligemment.)
Vous avez en province un renom dans le drame,
Mais c'est le long chemin que là vous avez pris.
Un succès hors les murs compte à peine, à Paris ;
La valeur d'un artiste est toujours contestée
Si par la capitale elle n'est constatée.
(Consultant la lettre.)
Paris connaît le nom de Madame Yve... Mais
Ne l'a-t-il jamais vue à la scène ?

HÉLÈNE, *embarrassée.*

Jamais.

FIRMIN.

Je dois donc du public représenter le doute
Et vous m'excuserez si l'examen vous coûte.
(Lui montrant sa lettre.)
Vous-même, vous l'avez, d'ailleurs, sollicité.
Un seul mot suffira, quelques fois répété.
Que de choses on dit d'un mot bref et suprême !
Ce mot, je ne le veux tenir que de vous-même ;
Vous n'en avez dit qu'un, mais d'un ton si frappant !
Nous nous en servirons en le développant.

(Il s'assied.)

Je ne vous cache point qu'à la mode en province,

Le drame ici conserve une vogue assez mince.
Oh ! certe, il a repris sur la tradition
Sa liberté d'allure et d'observation,
Mais il est rare, après ce débarras utile,
Que l'artiste ou l'auteur lui rende le grand style.
— Commençons par des traits légers, dont on sourit ;
La scène aussi s'égaye aux grâces de l'esprit
Et c'est à l'infini que la femme y varie
Les travestissements de la coquetterie.
Tantôt, on a guetté de l'œil nos soins constants,
Et le bouquet de bal qu'on espéra longtemps,
Et ce cher cotillon conquis sur une amie ;
Mais, s'il nous prend un jour l'étrange bonhomie
De vous interroger : « Ma voix, mes yeux, mes traits,
« Ne vous ont-ils dit rien ? » on s'étonne...

HÉLÈNE, *jouant l'ingénuité.*

Jamais !

FIRMIN,

D'autres fois, on rougit lorsqu'un cousin, trop tendre,
Ne sait à demi-mots, le fat, se faire entendre,
Qu'il vous tutoie encore et dit : « Si tu m'aimais ! »
Cher couteau qu'il vous met sur la gorge.

HÉLÈNE, *jouant la minauderie.*

Jamais !

FIRMIN, *se levant, toujours négligemment.*

Ailleurs, la Galathée, en fuyant, nous agace
Et le *non* vaut cent *oui*, s'il est dit avec grâce :
« De son cœur est-on maître ? Et si je me permets
« De vous trouver charmante, est-ce un crime ? »

HÉLÈNE, *jouant la coquetterie.*

Jamais !

FIRMIN.

Ne supposons plus rien, quittons les ingénues
Et cherchons de grands traits en des œuvres connues.
(*Il se case dans un fauteuil.*)
D'abord, nous conspirons, et vous, amante et sœur,
Vous êtes l'héroïne exaltée à l'honneur.
Or, vous avez surpris un entretien sinistre
Du faible Louis XIII avec son grand ministre,
Et, du premier élan de l'admiration,
Vous avez révélé la conjuration.
Ce sont les conjurés que Richelieu demande ;

Mais vous vous appelez Diane de Mirmande.
« Le sauver pour une heure est ne le sauver point, »
Dit-il ; mais vous restez inflexible en ce point.
En vain, des sentiments sacrés de la nature
Il se fait contre vous des engins de torture :
Votre frère mourra si vous ne parlez... Mais
Il arrive un moment où vous criez : Jamais !

HÉLÈNE, *jouant le rôle de Diane.*

En vain à me tenter le démon s'évertue :
Ma résolution s'est changée en statue !

FIRMIN.

Quand Rachel s'arrêtait sur ce vers, on croyait
Voir l'obstination qui se pétrifiait.

HÉLÈNE.

Il est bon d'observer, Monsieur, que sur la scène
Le mouvement croissant du sujet nous entraîne,
Qu'au lieu d'un directeur, tranquillement assis,
Qui résume les faits en quelques mots précis,
Nous voyons devant nous se dérouler le drame,
Nous y mettons les yeux, la voix, le corps et l'âme,
Nous cessons d'être nous, nous sommes une sœur
Au supplice, une amante aux pieds de l'oppresseur ;
Alors, le cœur éclate et l'on crie éperdue :

Ma résolution s'est changée en statue !

FIRMIN, *se laissant aller à jouer Richelieu.*

Quelle tête de fer !

HÉLÈNE (*Diane*).

Monsieur de Richelieu,
Le génie est bien grand que vous tenez de Dieu ;
Mais l'histoire dira que dans votre œuvre immense,
Il manque une grandeur suprême : la clémence !

FIRMIN *l'observant, à part.*

Ce beau regard, lançant sous le voile un éclair !
Ce cœur qui s'ouvre à vous, où l'on semble voir clair !
... Si c'était.. !

(*Hélène, gênée, tousse. Il se reprend.*)

Ah ! pardon ! Vous disiez : « La clémence. »
(*Jouant Richelieu.*)
Pas même celle-là : voici la grâce.

HÉLÈNE (*Diane*).

Quoi?

FIRMIN (*Richelieu*).

Votre obstination a triomphé de moi!
— La clémence! un mot saint dans les vers des poètes,
Madame! — Mais passons... à Venise.— Vous êtes,
Grâce, amour, loyauté, tout ce que Dieu donna
De candeur à la femme... enfin, Desdemona.
Mais Othello se prend d'une rage jalouse :
Il a levé la main sur vous, vous son épouse!
Et voilà qu'il brandit de ces tisons moqueurs
Que Shakespeare empruntait au volcan des grands cœurs.
Mais, lorsqu'au dépourvu nous prend la calomnie,
Avant de s'en blesser, on s'en effraye, on nie;
C'est ce sentiment-là qu'un mot doit exprimer.
Bien souvent, quand l'amant a cessé de l'aimer,
Que l'époux du devoir a rompu l'équilibre,
La femme, abandonnée, a pu se croire libre.
Ici, rien de pareil : l'amour a tous ses droits.
Le More arrive donc, la foudre dans la voix,
Il raille et ses sifflets le lacèrent lui-même,
Il maudit et se brûle à son propre anathème;
Si rien peut le sauver de sa fougueuse erreur,
Ce sera ce beau cri de naïve terreur,
D'indignation chaste et de pureté d'âme
Que, de vos lèvres, fait jaillir l'outrage infâme.
Il s'avance, bavant les injures :

Eh! mais! (1)

Ne fûtes-vous donc pas adultère?

HÉLÈNE, *jouant Desdemona*.

Jamais,

Foi de chrétienne!

FIRMIN (*Othello*).

Vrai!

HÉLÈNE (*Desdemona*).

Je jure sur mon âme!

Sur ma part de salut! Je suis honnête femme!

(*A part.*)

Quel feu dans son regard! M'interrogerait-il?

(*Haut et s'asseyant.*)

Monsieur, en distinguant, vous fûtes trop subtil :

(1) Traduction d'Alfred de Vigny.

« Quand l'époux, disiez-vous, a rompu l'équilibre,
La femme dédaignée a pu se croire libre. »
Non. Est-ce qu'on perd tout en perdant le bonheur ?
L'amour n'entraîne pas dans sa chute l'honneur ;
Au droit d'interroger si le mari renonce,
Je plains celle qui doit esquiver la réponse.

FIRMIN.

J'admirais en ceci l'artiste, sans savoir
Que la femme y mettait la fierté du devoir.

HÉLÈNE, *gênée, se levant.*

Si nous laissions la femme et reprenions l'artiste?

FIRMIN, *après une hésitation, se levant.*

Eh bien! vous voilà reine, et dans un temps fort triste,
Reine d'Espagne, mais sous un roi fainéant ;
Vos États, votre cœur, tout va dans le néant.
Un homme — il sort du peuple avec un fier génie —
Du pays, de la reine, arrête l'agonie :
Don César! Vous l'aimez, car il rend, à la fois,
La vie à votre cœur, à l'Espagne des lois.
Mais l'intrigue, qui grouille au fond des décadences,
Distille lâchement le venin des vengeances,
Et, lorsque tout renaît pour le peuple ébloui,
Prend le ministre au piège et la reine avec lui.
Il se révolte et tue, à vos pieds, cet infâme
Qui renverse la reine en insultant la femme.
Mais Ruy Blas — c'est Ruy Blas — pour vous tirer d'erreur,
S'est nommé : Vous aimiez un laquais! Quelle horreur!
Vous vous trouvez, la nuit, seule, devant ce traître
Qui vient, pour vous sauver, d'assassiner son maître.
Pardonner! Il s'accuse, il se traîne, il se tord ;
Vous ne pardonnerez qu'en face de la mort :
Que voulez-vous? — Que vous me pardonniez, Madame.

HÉLÈNE, *jouant la reine.*

Jamais.

FIRMIN (*Ruy Blas*).

Jamais! Bien sûr?

HÉLÈNE (*la reine*).

Non, jamais!

(*Firmin hésite, Hélène lui souffle son rôle.*)

HÉLÈNE.

« Triste flamme! »

FIRMIN, *répétant machinalement.*

Triste flamme...

Pardon! Oui, j'ai joué ce drame;
Je m'appelais Firmin, alors, non ce Firmin
Si grand qu'il enlevait Molière, haut la main.

HÉLÈNE.

Vous avez pu quitter une place si haute.

FIRMIN.

Elle me rappelait des malheurs, une faute
Peut-être, un souvenir, enfin, trop douloureux
A porter sous le masque.

HÉLÈNE.

Oh! oui, l'homme est heureux :
Au ton de ses chagrins il change sa conduite;
Une femme, à jouer en deuil serait réduite.

FIRMIN.

Béni soit l'art, s'il peut être pour un grand cœur
L'urne sainte où se boit l'oubli de la douleur!

HÉLÈNE.

Reprenons.

FIRMIN, *après un effort.*

Oui. — D'abord, le vers se précipite,
Se heurte : un vrai torrent, mais où le cœur palpite.
(*Jouant Ruy Blas.*)
Je ne suis pas coupable autant que vous croyez.
Je sens : ma trahison, comme vous la voyez,
Doit vous paraître horrible. Oh! ce n'est pas facile
A raconter. Pourtant, je n'ai pas l'âme vile.
Je suis honnête au fond.— Cet amour m'a perdu. —
Je ne me défends pas; je sais bien, j'aurais dû
Trouver quelque moyen. — La faute est consommée.
— C'est égal, voyez-vous, je vous ai bien aimée!

HÉLÈNE (*la reine*).

Monsieur!

FIRMIN, *agité.*

Bien aimée! oui!

HÉLÈNE.

Vous vous trompez.

FIRMIN.

Pardon !

— Je passe à la réplique, allez :

« Mon cœur se rompt.

HÉLÈNE (*la reine*).

Que voulez-vous ?

FIRMIN (*Ruy Blas*).

Que vous me pardonniez, Madame.

HÉLÈNE (*la reine*).

Jamais !

FIRMIN, *l'arrêtant*.

Vous y mettiez plus de noblesse d'âme
Tantôt.

Jamais ! bien sûr !

HÉLÈNE (*la reine*).

Non, jamais !

FIRMIN, *l'arrêtant*.

Eh bien, non,
Ce n'est pas assez fier, une reine !

HÉLÈNE.

Pardon
A mon tour. J'oubliais de dépouiller la femme.

(*Reprenant le rôle.*)

Jamais !

FIRMIN (*Ruy Blas*)

Jamais, bien sur ?

HÉLÈNE (*la reine*).

Non; jamais !

FIRMIN (*Ruy Blas*).

Triste flamme,
Eteins-toi !

HÉLÈNE (*la reine*).

Que fait-il ?

FIRMIN (*Ruy Blas*).

Rien. Mes maux sont finis.
Rien. Vous me maudissez et moi je vous bénis.
Voilà tout.

HÉLÈNE (*la reine*).

Don César !

FIRMIN (*Ruy Blas*).

Quand je pense, pauvre ange,
Que vous m'avez aimé !

HÉLÈNE (*la reine*).

Quel est ce philtre étrange?
Qu'avez-vous fait? Dis-moi ! Réponds-moi ! Parle-moi!
César, je te pardonne et t'aime, et je te croi.

FIRMIN (*Ruy Blas*).

Je m'appelle Ruy Blas !

HÉLÈNE (*la reine*).

Ruy Blas, je te pardonne.

FIRMIN, *à part*.

Quel noble et saint accent ! Comme il impressionne !
Je m'appelle...
Firmin.

HÉLÈNE, *le reprenant*.

Ruy Blas.
— C'est votre tour
D'oublier le sujet..

FIRMIN.

Pour rentrer dans l'amour !
Je vous ai reconnue.

HÉLÈNE, *souriant amèrement*.

Oh ! c'était difficile.

FIRMIN.

Hélène, le talent vous distingue entre mille.

HÉLÈNE.

Ce que j'attends de vous, c'est un engagement.

FIRMIN.

Vous veniez sans savoir mon nom?

HÉLÈNE.

Certainement.

FIRMIN.

Vous n'avez pu me voir, pourtant, sans reconnaître...

HÉLÈNE.

Un artiste de goût qui peut, qui doit peut-être,
Réparant le passé, rendre à mon avenir
La scène de Paris dont j'ai dû me bannir.

FIRMIN.

Mais c'est vous qui pouvez me rendre l'existence,
Hélène.

HÉLÈNE.

Madame Yve attend votre sentence.

FIRMIN.

(*Il hésite, va et vient, puis se décide.*)
Eh bien! un nouveau drame est à l'étude encor;
Le grand rôle est surtout un mari : le butor,
— Sait-on quel premier pas nous mène à la rupture? —
A brisé les plus doux liens de la nature.
Je comprends mieux le but du poète aujourd'hui,
Ce n'est pas moi qui vais philosopher, c'est lui :
« Eh! Madame, sait-on ce qu'on fait quand on aime?
« On se croit tout permis envers l'autre soi-même,
« On se sent tellement liés, ne faisant qu'un,
« Que l'on ne veille plus sur le bonheur commun,
« Et, si l'on se quittait, on se dit, ô folie,
« Qu'on reviendrait tous deux l'un vers l'autre, on oublie
« Que l'on a devant soi, dans son intégrité,
« Un être dont le cœur veut être respecté,
« Une âme délicate ou fière, une personne
« Qu'on doit plus ménager, plus elle s'abandonne.
« Vienne l'heure où le couple aux conflits est livré,
« Hier inséparable, aujourd'hui séparé,
« On s'étonne d'abord, on doute, à peine on souffre;
« Bientot on aperçoit la profondeur du gouffre,
« On veut... Est-ce qu'on doit faire le premier pas?
« Chaque jour, on attend l'autre qui ne vient pas;

« Un point d'honneur mesquin nous cloue à l'impuissance
« Et chaque heure perdue envenime l'absence ;
« Il faut se résigner à l'apparent oubli,
« Se mettre à vivre seul et comme enseveli,
« Et, comme elle a subi la même lutte en elle,
« La rupture, impossible, apparaît éternelle !
« Pour la première fois alors, on sent combien
« L'amour exige un peu de respect pour gardien ;
« Mais on trouve partout, tel qu'un douloureux hôte,
« L'importun souvenir où l'on sent une faute. »

HÉLÈNE.

Et la femme ?

FIRMIN.

« Ah ! ses maux ignorés, ses combats,
« Sur le cœur de l'époux, ne ricochent-ils pas ?
« Leur heureuse habitude était de tout se dire :
« Ne plus rien savoir d'elle est un profond martyre.
« Sous chacun de ses pas, on suspecte un danger :
« On ne peut plus, l'aimant encor, la protéger. »

HÉLÈNE.

Ah ! qui dira combien elle souffre ! Je passe
L'isolement qui fait de la vie une impasse,
La carrière à refaire avec plus de péril,
L'honneur plus difficile à garder dans l'exil,
Le doute qui vous suit en tout lieu ! Mais la femme,
Que devient-elle après ce ridicule drame ?
Son cœur — elle a son cœur — devra-t-il comprimer
Tout ce qu'il tient de Dieu pour battre et pour aimer :
Le culte du foyer, le rêve d'être mère,
Et même la clémence, inutile chimère,
Tandis qu'à chaque instant elle a devant les yeux
Comme au mur d'un tombeau le reptile odieux,
Les détails écœurants qui firent la rupture,
Les mots, bourreaux cruels, et, dernière torture,
La crainte du soupçon injuste et peu jaloux
Qui sur tout le passé rassure, au loin, l'époux.
Ah ! le poète a-t-il pénétré cette épreuve ?
A-t-il peint sur le vrai cette sorte de veuve ?
Je réclame le rôle où s'épanchent ses pleurs
Et j'aurai des accents à déchirer les cœurs.

FIRMIN.

Je jouerai le mari. Dans un regret austère,
Il s'enferme au travail, abri du caractère,

Il fuit tous les plaisirs, partagés autrefois ;
Tous les autres amours lui semblent faux et froids.
Sans chercher à ses torts une banale excuse,
S'il craint d'affreux périls, c'est lui seul qu'il accuse.
Il n'en a plus le droit, il est encor jaloux.
Mourir pour lui sauver l'honneur lui serait doux.
Mais qu'il la voie un jour, quel rayon de lumière !
Il la retrouve belle et courageuse et fière ;
L'orgueil dont il souffrit, il en est enchanté,
Il ne lui voudrait pas moins de sévérité.
Il voudrait... Il se jette à ses pieds, il lui crie :
« Voyez l'homme souffrant et la maison flétrie :
« Ah ! j'aurais dû courir, tomber à vos genoux !
« Je ne puis pas aimer d'autre femme que vous,
« Que toi ! Pardonne-moi cette stupide ivresse,
« Je réparerai tout à force de tendresse !
« Nous reprendrons, avec une nouvelle ardeur,
« L'amour dans sa jeunesse et l'art dans sa grandeur. »

HÉLÈNE.

L'art ! Vous improvisiez !

FIRMIN.

A nous deux, chère Hélène,
Nous nous emparerons, en maîtres, de la scène ;
Nous la ferons frémir sous nos bonheurs constants,
Nous la repeuplerons de héros palpitants ;
Un passé de tendresse et de succès nous lie,
Vois le bel avenir qui nous réconcilie !
Nous revivrons dans l'art et l'amour désormais,
Et nous ne cesserons de nous aimer.

(*Il lui tend les bras.*)

HÉLÈNE *se jetant dans ses bras.*

Jamais !



6-2-74

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2383 P43M6
Potvin, Charles
La mouche